

1. LE PORTRAIT

De Johannesburg à Berlin

« Jusqu'à mes quinze ans, nous déménagions presque tous les deux ans tout en restant à Johannesburg. Mon père jouait et pariait beaucoup. Tantôt nous avions de l'argent, tantôt nous n'en avions plus. Quand j'avais cinq ans, nous étions même très riches : nous habitions une grande maison, roulions dans des voitures de luxe avec chauffeur... Ce faste n'a duré que trois ans. Et nous avons à nouveau déménagé. Si vous considérez, d'autre part, le fait que je suis née en Afrique du Sud de parents immigrés juifs ayant fui l'Europe de l'Est dans les années 1930, vous comprendrez pourquoi je n'ai pas de sentiment national très puissant, pour quelque pays que ce soit, mais aussi pourquoi j'ai l'impression de n'être nulle part à ma place. Où que je sois, je ne me sens pas vraiment chez moi. Tout me paraît transitoire. Parfois, quand j'observe ma façon de vivre aujourd'hui, entre Berlin et la France, tout en retournant régulièrement en Afrique du Sud, je me dis que rien n'est vraiment innocent : il y a un héritage familial derrière tout cela. »

Ce constat de *no man's land woman*, Robyn Orlin le livre tout simplement, sans regret, presque sereinement. Peu de tristesse chez cette femme au regard espiègle et pétillant, derrière des lunettes griffées Hello Kitty. Une petite touche supplémentaire à un look vestimentaire jouant volontiers du clin d'œil

pop, aux accents *teenage* résolument assumés : « Parfois, mon mari me dit que je ne devrais pas mettre tel pantalon, que ce sont les filles de dix-huit ans qui s'habillent comme ça. Eh bien, j'ai dix-huit ans ! Je veux dire : j'ai beau avoir cinquante et un ans, il me semble en avoir toujours dix-huit », s'exclame-t-elle avec un enthousiasme et un rire emplis d'une bonne humeur communicative. Dix-huit ans ? Elle en a toute l'énergie. Même si ce bouillonnement est régulièrement freiné par la fatigue et les traces laissées par le cancer qu'elle a combattu ces dernières années... Quoiqu'au sujet de la fatigue, certains de ses amis laissent entendre que Robyn a toujours aimé souffler cette excuse pour se retirer, avec une petite tendance aussi à une certaine procrastination.

Concernant ses racines, sa judéité est sans doute sa plus grande certitude. « Je ne me revendique d'aucune identité particulière, mais je comprends ce que c'est que d'être juif, je sais que je suis juive. Pourtant, mon enfance n'a pas vraiment été marquée par la religion : mon père était athée et, mis à part quelques membres éloignés, personne n'était pratiquant dans ma famille. Quant aux amis que mes parents accueillaient régulièrement à la maison, ils étaient des intellectuels de gauche davantage intéressés par la politique que par la religion. De mon côté, aujourd'hui, je ne suis pas mariée à un juif, ma fille adoptive n'est pas juive non plus et je ne pratique pas. Malgré tout, je me sens juive. Même si je sais que je suis tout autant, sinon davantage, communiste, voire bouddhiste, mais pratiquante dans aucun cas. Le soutien familial que j'ai eu depuis mon enfance m'a laissé ce sentiment d'appartenance. Comme dans beaucoup de familles juives, je pense, on organisait souvent de grandes réunions. Avec toujours énormément de nourriture. Beaucoup de chaleur aussi.

Réunir toute la famille autour d'un repas, dans la joie et l'abondance, était un événement vraiment très important : comme une sorte de besoin de s'accrocher les uns aux autres, une impossibilité à pouvoir fonctionner en tant qu'identités séparées, un sentiment communautaire très puissant, parfois presque un peu étouffant. Plus particulièrement du côté de mon père, où ils étaient vraiment nombreux. Du côté de ma mère, c'était plus compliqué, plus éclaté. » Ses parents, précisément. Une mère d'origine polonaise, Rhoda Greene. Un père lituanien, Barny Orlin. Deux familles meurtries pour des raisons différentes, mais toutes deux émigrées en Afrique du Sud alors qu'il en était encore temps. Beaucoup de silence, de douleurs tues, entourent l'histoire familiale de Robyn. Comme un passé, des racines, que l'on a préféré oublier pour mieux vivre sur le nouveau sol où l'on s'est installé, de l'autre côté du monde, à la pointe de l'Afrique.

Vers 1928, le grand-père paternel de Robyn et ses six frères s'exilent en Afrique du Sud, fuyant une certaine misère, mais surtout le régime de plus en plus pro-fasciste qui sévit en Lituanie. Ces tout premiers émigrés de la future famille de Robyn s'installent à Johannesburg. Sept hommes en guise d'éclaireurs. Une fois qu'ils auront trouvé et conforté leurs moyens de subsistance, le reste du « clan » Orlin suivra. Mais encore faut-il que ces fermiers trouvent un travail dans leur nouveau pays. Doué pour les affaires, l'aîné des sept frères met sur pied un petit commerce de fruits dans un marché de la ville. Quelques années plus tard, l'affaire a prospéré : les frères Orlin sont toujours dans la vente de fruits mais gèrent désormais un entrepôt, achètent leur marchandise à différents producteurs et les revendent au détail ou en gros. L'affaire est même l'une des plus importantes de la région. Le temps est

venu de faire venir femmes et enfants. Nous sommes en 1932, Barny Orlin a tout juste douze ans. Lui, sa mère, son frère et ses deux sœurs arrivent ainsi à Johannesburg. D'autres membres de cette grande famille les suivront. Seuls les grands-parents resteront en Lituanie. Ils devaient venir, eux aussi. Mais les années passent. Juin 1940, la Lituanie rejoint, de force, le giron des soviets et connaît une première vague de répression stalinienne. Le village d'où viennent les Orlin est rayé de la carte. Du côté maternel, les souvenirs sont moins tragiques, mais nettement plus flous : une histoire qu'on a préféré taire, par pudeur ou par honte. Une famille plutôt disloquée. Des parents trop jeunes, trop « perdus », pour s'occuper réellement d'une toute jeune enfant. Émigrés quelques années avant l'invasion de la Pologne par les nazis et complètement dépassés par ce qu'ils doivent accomplir sur cette nouvelle terre, ils ont du mal à trouver leur place. « Ma mère, Rhoda, a dû très tôt se prendre en charge seule. Cela lui a donné une grande force de caractère qui l'a aidée à maintenir ma famille debout : elle savait comment gérer les choses ; mon père beaucoup moins », commente Robyn. On sent dans ces paroles toute la tendresse et tout le respect qu'elle éprouvait pour sa mère, décédée il y a bientôt dix-huit ans. Sur les parents de Rhoda, on n'en saura pas davantage.

Septembre 1939, suite à l'invasion de la Pologne par les troupes de Hitler, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne. Peu après le début des hostilités, Barny Orlin s'engage dans l'armée britannique (dans le cadre du Commonwealth) et part rejoindre les troupes de Sa Majesté en Égypte. Il a à peine vingt ans. Deux années plus tard, lors de combats dans le désert égyptien, le jeune Barny est fait prisonnier par des soldats de Mussolini et transféré en

Italie. Il parvient à s'échapper, mais se fait à nouveau arrêter, quelque temps plus tard, et emprisonner cette fois en Allemagne. Commence une période particulièrement éprouvante pour lui. Il a beau avoir le statut de prisonnier de guerre en tant que soldat « anglais », il est juif et il connaît la haine animale que le régime nazi a développée envers son peuple. « Il n'arrivait pas à se défaire de la peur que l'on découvre qu'il était juif et les conséquences que cela pourrait avoir. » Selon sa fille, ce serait à cette époque, dans un camp de prisonniers de guerre, qu'il aurait pris goût au jeu et plus spécialement aux cartes, pour « oublier, dépasser la peur, pour passer le temps : une façon de s'échapper ». À la fin de la guerre, Barny Orlin s'en retourne au pays, à Johannesburg, et obtient un travail dans une fabrique de textile. Le reste de la famille Orlin a d'ailleurs délaissé les fruits pour le commerce de vêtements. Quelques années plus tard, vers 1948, lors d'une soirée, il fait la connaissance de Rhoda, une jeune artiste, une danseuse. Il a vingt-huit ans. Elle, bientôt dix-huit. De formation classique, Rhoda a bien du mal à faire carrière dans le ballet : sa trop grande taille pose problème. Mais la danse reste sa passion. Elle s'intéresse de près au courant « moderne » apparu parallèlement en Allemagne et aux États-Unis dans les années 1920. En Afrique du Sud, elle fera d'ailleurs partie des pionnières en la matière, et plus spécifiquement dans la connaissance de la technique de l'Allemande Mary Wigman. Un peu moins d'un an après leur rencontre, Rhoda et Barny Orlin se marient. Le couple donnera naissance à trois enfants. En 1951, une première fille, Nadine (qui vit aujourd'hui aux États-Unis). En 1954, un garçon, Brian (toujours installé à Johannesburg). Enfin, en 1955, une deuxième fille : Robyn. Entre-temps, Barny est passé de la fabrique de tissus

à l'importation de vêtements pour homme, depuis les États-Unis et l'Europe. Rhoda, elle, est devenue chorégraphe et professeur dans son propre studio de danse. Un premier terrain de jeu pour la future chorégraphe Robyn Orlin ? Peut-être. Mais avant de suivre des cours auprès de sa mère, c'est à la danse classique qu'elle se forme entre sept et quatorze ans. Loin de son esprit, à l'époque, l'envie d'en faire une carrière. Très tôt, néanmoins, elle montre un goût pour la danse, voire pour le *show*, faisant régulièrement de petites performances lors de repas de famille, allant de la pantomime à des combinaisons gestuelles sur la table, sur fond de musique espagnole. Cette prédisposition pour le mouvement, pour l'expression en public et le divertissement des autres, renforcera l'envie de sa mère de l'inscrire dans un cours d'expression corporelle. Robyn a cinq ans et, pendant deux années, elle suit « un cours de danse "grecque classique" : du mouvement très libre, avec des voiles et ce genre de choses, un peu à la Isadora Duncan », se souvient-elle avec un sourire à la fois narquois et nostalgique.

Quand il s'agit d'évoquer le souvenir le plus marquant de son enfance, la danse est à nouveau au centre de son récit. Mais pas n'importe laquelle. Rien de « classique », de « moderne » ou autres mouvements importés d'Occident. Non : des danses sud-africaines traditionnelles, celles qu'interprétaient les ouvriers noirs des mines d'or des environs de Johannesburg. Ceux-là mêmes que l'on retrouve dans son moyen métrage réalisé en 2004 pour Arte, *Hidden Beauties/Dirty Stories*. « J'avais quatre ou cinq ans. Un dimanche, ma mère m'a emmenée voir des mineurs noirs danser en plein air, non loin de leur lieu de travail. Ces hommes vivaient très loin de leur famille, coupés de leurs racines, mais c'était leur seul

moyen d'arriver à nourrir les leurs. C'était une forme d'oppression rare, de perte identitaire presque organisée. Chaque dimanche, pour occuper ces hommes esseulés et déracinés, mais aussi pour les diviser, les propriétaires miniers organisaient une sorte de concours de danse traditionnelle de chacune des ethnies dont provenaient les mineurs. Ce fut une expérience particulièrement poignante, essentielle pour moi, car il y avait là une telle beauté, une telle force et, en même temps, une telle douleur... Jusqu'à mes onze ans, ma mère et moi avions pris l'habitude de nous y rendre régulièrement. J'éprouvais, toujours, à la fois une sorte de fascination pour ces danses et une profonde tristesse pour ces hommes. Ces spectacles hebdomadaires étaient très populaires, devant un public essentiellement blanc. De toute façon, le public noir était placé à l'écart, de l'autre côté de la grande tribune... Tout le monde regardait cela comme un simple divertissement, c'était même devenu une attraction touristique. Ma mère avait pris soin de m'expliquer le contexte politique. C'est là, je crois, que j'ai vraiment compris ce que signifiait l'apartheid. Les commentaires du public étaient souvent d'un racisme ignoble. J'y ai beaucoup appris sur la danse, mais c'est aussi là que j'ai forgé mes premières opinions politiques. »

1958, Hendrik Verwoerd, théoricien de l'apartheid, devient premier ministre et entame une radicalisation de la politique de ségrégation raciale, instaurée dans le pays depuis dix ans. 1960, le massacre par la police de manifestants anti-apartheid, à Sharpeville, est suivi par l'interdiction des mouvements de libération comme l'ANC (African National Congress) ou le Congrès panafricain. Décidément, il ne fait pas bon être progressiste en Afrique du Sud. La chasse aux « traîtres » de la Nation est amorcée. Dans ce contexte, politiquement très

ROBYN ORLIN

« tendu », Robyn Orlin voit beaucoup de membres de sa famille, beaucoup de proches, quitter le pays pour les États-Unis, le Canada, Israël, les Pays-Bas, la Belgique... Ses parents songent également à partir. Ils parlent même plus précisément du Canada. Ils ne le feront jamais à cause de problèmes d'argent. « Mon père pariait trop. Nous n'avons jamais pu partir. Nous déménagions souvent, toujours avec l'idée que nous allions partir, mais sans jamais le faire. C'était une situation peu sécurisante pour moi, pour ma famille... »

L'adolescence aidant, Robyn glisse alors vers une période plutôt rebelle, voire « sauvage », selon ses propres mots. Elle adopte un look « pré-gothique » (nous ne sommes qu'à la fin des années 1960) : cheveux teints en noir, vêtements plutôt sombres, teint pâle. À l'âge de treize-quatorze ans, elle fume ses premiers joints, fait le mur la nuit pour rejoindre son petit ami, fume dans les toilettes du lycée avec ses camarades alors qu'elle est censée veiller à ce que personne n'enfreigne le règlement en la matière. À quinze ans, toujours avec son petit ami de l'époque, elle expérimente différentes drogues dures comme le LSD. Un besoin irrésistible d'indépendance la pousse à trouver un *job* d'étudiante : serveuse le week-end dans un restaurant. Elle veut économiser assez d'argent pour quitter ses parents et vivre sa vie. L'année suivante, virage à 180 degrés : elle quitte son copain et change radicalement. « Je ne me souviens pas précisément pourquoi, mais soudain les choses ont changé dans ma vie. Je voulais quelque chose de plus sérieux. J'ai commencé à lire des livres de philosophes comme Emmanuel Kant. En fait, je ne comprenais pas vraiment ce que je lisais, j'avais à peine seize ans, mais je les lisais d'un air très concerné. J'ai aussi commencé à concevoir mes propres vêtements (rires). Je plains ma mère.